

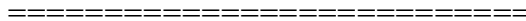
A. LANGLOIS

HARIVANSA

ou

HISTOIRE

DE LA FAMILLE DE HARI



TOME SECOND
(VICHNOUPARVAN)

14ème Thème - Lectures 158 à 165

Descendance de Crichna, ses huit épouses, un de ses fils Pradyumna, lutte contre les démons, dont Sambara aux cent fils

CENT-CINQUANTE-HUITIÈME LECTURE.

ALLOCUTION DE NÂRADA.

Vêsampâyana dit :

« Grâce à la puissance de votre pénitence et de vos saintes austérités, le fils de la Terre, Naraca, animé de l'esprit du péché, est tombé victime de ses mauvaises pensées. Son gynécée, tout composé de vierges injustement ravies, respire, sauvé de l'esclavage : le mont Maniparwata a été enlevé et apporté en ces lieux. Un torrent de richesses est ouvert pour vous, et d'après mon ordre des esclaves viennent le mettre à vos pieds. Vous êtes les maîtres de toutes ces richesses ».

Crichna avait fini de parler ; et les Bhodjas, les Vrichnis, les Andhacas, frémissant de joie, le saluent avec respect, et lui disent : « Noble fils de Dévakî, ce que nous admirons le plus en toi, ce ne sont pas ces triomphes si faciles pour ton bras, et si difficiles pour celui des dieux : c'est cette générosité avec laquelle tu répands sur nous les trésors qui sont le fruit de tes victoires ».

En ce moment les épouses des Yâdavas entrèrent aussi dans la salle pour voir Crichna : c'étaient Dévakî sa mère, et ses sept épouses : c'était la belle Rohinî. Elles aperçurent sur des trônes magnifiques Crichna et le grand Râma, qui aussitôt accoururent au devant d'elles, et saluèrent avec respect, d'abord Rohinî, ensuite la divine Dévakî. Celle-ci, entre ses deux fils¹, ressemblait à la mère des dieux, à Aditi placée entre Mitra et Varouna. Les deux héros s'approchèrent ensuite de la fille de Dévakî, que les hommes ont appelée Écânansâ², vierge aimable et pieuse, mais terrible, qui à l'heure où le maître des Souras naissait pour donner un jour la mort à Cansa et à ses complices, apparaissait également au monde pour sauver Késava. Elle grandit, honorée dans la famille des Vrichnis, qui, suivant le désir de Crichna, la regardèrent comme une de leurs filles. De là le nom d'Écânansâ³, que lui a décerné la reconnaissance des hommes sur la terre. Tous les

¹ Balarâma était aussi le fils de Dévakî, du sein de laquelle il avait été transféré dans le sein de Rohinî, afin d'éviter la colère de Cansa, ainsi que l'auteur le raconte dans la LIXe lecture, tom I.

² *Ecânansâ* est un surnom de la déesse Câli, qui, comme nous l'avons vu dans la LIXe lecture, s'était incarnée dans le sein d'Yasodâ, et avait été sacrifiée à la place de Crichna. Par conséquent elle ne pouvait être que la fille adoptive de Dévakî. Il paraît qu'elle n'avait pas été la victime de la fureur de Cansa, comme on aurait pu le croire d'après les détails de cette LIXe lecture.

³ Ce mot appliqué à la déesse Câli ou Dourgâ, considérée comme représentant la nature, peut exprimer l'idée d'unité et de généralité dans ce grand ensemble des êtres créés. Mais ici le sens de ce mot doit être restreint à une circonstance particulière : il me semble qu'il signifie que cette jeune vierge est regardée comme la fille de tous les Yâdavas en général, et qu'elle appartient à chacun d'eux en particulier.

Yâdavas sont remplis de vénération pour elle, parce que, revêtue d'une forme divine, elle a été la libératrice de Crichna. Mâdhava vient à elle comme un ami vient à une tendre amie : il la serre de son bras droit, Râma la presse également de son bras gauche, en l'embrassant avec amitié, et entre lacée dans les bras de ses deux frères, elle apparaît comme Lakchmî, assise dans le calice d'un lotus et tenant à sa main un lotus d'or. Les autres femmes la contemplant avec admiration : elles lui jettent, comme pour lui faire honneur, des fleurs de toute espèce, et de ces grains, ou mouillés ou frits, appelés lâdjâs⁴ : et ensuite elles se retirent dans leurs demeures.

Les Yâdavas s'approchent de Djanârdana pour lui adresser de plus près leurs hommages, et par leurs discours exaltent ses actions merveilleuses. Le héros reçoit ces hommages, il partage tous leurs transports de joie, et se trouve au milieu d'eux avec autant de plaisir que s'il était dans la société des Dieux. Au moment où les Yâdavas étaient réunis avec Crichna, Nârada arrive dans l'assemblée, envoyé par le roi du ciel. Reçu avec honneur par ces héros, il va toucher la main de Govinda, s'assied sur un trône magnifique, et s'adressant⁵ aux Yâdavas assemblés :

« Sachez, leur dit-il, que je viens ici d'après la volonté d'Indra. J'ai l'ordre de vous rappeler, ô princes, tous les exploits par lesquels Késava, depuis son enfance, a signalé son pouvoir. Cansa, fils d'Ougraséna, était devenu le tyran des Yâdavas, et l'insensé, jetant dans les fers son propre père, le fils d'Ahouca, avait usurpé son trône. Fier du secours de Djarâsandha son beau-père, ce misérable prince outrageait tous les Bhodjas, les Vrichnis et les Andhacas. Le glorieux Vasoudéva osa prendre la défense de ses parents : et ce fut par le moyen de son fils qu'il entreprit de venger Ougraséna. Mais pour sauver ce fils, qui n'était autre que l'antique vainqueur de Madhou, il le fit élever au milieu des pasteurs dans un bois voisin de Mathourâ. Là cet enfant commença à se distinguer par mille actions merveilleuses. Les Soûraséna ont vu l'un de ces prodiges, et je puis hardiment vous en parler : Djanârdana donna la mort à une terrible Râkchasî, nommée Poûtanâ⁶, qui avait pris la forme d'un oiseau énorme, et qui, suspendue au-dessus du char où il était couché, lui présentait son sein empoisonné. Oui, l'on a vu cette Râkchasî sauvage, cette horrible et laide fille de Bali, expirer, mordue par cet enfant : et comme s'il eût alors reçu une seconde fois la vie, il fut pour cette raison surnommé Adhokchadja⁷.

Un autre miracle de ce glorieux enfant fut de renverser un char, en se jouant, avec l'orteil de son pied⁸. Comme il aimait à courir avec ses jeunes compagnons, on l'avait attaché à un mortier : il l'entraîna avec lui, et brisa deux ardjounas : d'où lui vint le nom de Dâmodara⁹. Un énorme serpent, rempli de force et de puissance, Câliya, habitait le lac d'Yamounâ : le vaincre fut un jeu pour le fils de Vasoudéva¹⁰. Aux yeux d'Acroûra, ce héros apparut sous une forme divine dans le monde des serpents dont il recevait les hommages¹¹. Voyant les vaches tourmentées par un vent glacé, il éleva et soutint pendant sept nuits le mont

⁴ Voyer lect. CXXXVI, note 10, et lect. CLXXVI.

⁵ Ce discours de Nârada est assez inutile, car il va leur rappeler des faits qu'ils connaissent tous parfaitement.

⁶ Voyez tom. 1, lect. LXII.

⁷ अधो ऽक्षज, *inferiore curru natus*. Voyez l'explication métaphysique que M. Wilson donne de ce mot.

⁸ Voyez tom. I, lect. LXI.

⁹ Voyez tom. I, lect. LXIII.

¹⁰ Lect. LXVIII, tom. I.

¹¹ Lect. LXXXII, tom. I.

Govarddhana¹². Toujours dans l'intention de sauver ces vaches dont il s'était déclaré le protecteur, il tua un superbe Asoura, nommé Arichta, géant terrible et déguisé en pasteur¹³. Un autre géant, Dânavâ aussi redoutable, appelé Dhénouca, tomba encore sous ses coups pour le salut de ces mêmes vaches¹⁴. Sounâman, à la tête d'une armée entière, était venu pour le prendre : Crichna le mit en fuite en lui opposant des troupes de loups¹⁵. Il se mit ensuite à parcourir les bois avec le fils de Rohinî sous l'habit de pasteur : et c'est là, dans le pays de Vradja, que Cansa, toujours fidèle à sa haine, suscita contre lui un cheval vigoureux, armé de dents meurtrières. Le petit-fils de Soûra sut dompter ce cheval et lui donna la mort¹⁶. Un robuste Dânavâ, émissaire du roi Cansa, et nommé Pralamba, fut assommé d'un coup de poing par le vaillant fils de Rohinî¹⁷ : et ces deux enfants de Vasoudéva, semblables aux enfants des Dieux, grandirent, initiés à la vie religieuse par les soins de l'illustre Richi Brahmagârgya, qui, suivant les règles ordinaires, accomploit pour eux les diverses cérémonies du sanscâra¹⁸.

Arrivés à l'âge de la jeunesse, ils ressemblaient à deux fiers lionceaux de l'Himâlaya. Pleins de force et de beauté, ils conduisaient les vaches aux pâturages, entraînant tous les coeurs des jeunes bergères. Aucun des pasteurs placés sous les ordres de Nanda ne pouvait les égaler à la lutte et dans leurs jeux divers. Leur poitrine était large, leur âme généreuse, leur taille élancée comme la tige du sâla¹⁹. Cansa, en entendant les éloges que l'on faisait d'eux, conçut de l'inquiétude, et prit l'avis de ses conseillers. Il ne put réussir à s'emparer de Bala et de Késava. Alors, outré de colère, il fit charger de ces chaînes destinées aux voleurs Vasoudéva et ses parents, et les fit mettre dans la même prison que son propre père Ougraséna. Ânacadoundoubhi supporta longtemps cette peine. Cansa, en se portant à cette extrémité contre son père, avait adressé une proclamation aux Soûraséna, et en même temps demandé l'appui de Djarâsandha, d'Âcriti et de Bhîchmaca. A quelque temps de là il annonça une fête solennelle à Mathourâ en l'honneur de Siva. Alors, de divers pays, se rassemblèrent en cette ville des athlètes, des danseurs et des chanteurs habiles. Cansa, déployant en ce jour toute sa magnificence, fit élever un théâtre superbe par des artistes distingués : des milliers de loges étaient disposées pour les habitants de la ville et des provinces, et entourées de cet éclat que les astres ont dans le ciel. Cansa arriva dans cette salle décorée de toutes les richesses des rois Bhodjas, et se plaça sur son trône comme un dieu sur son char céleste. A la porte du théâtre, ce prince, qui commandait à tant de héros, avait fait mettre un éléphant armé de ses terribles défenses. Il savait que Râma et Crichna venaient d'arriver, aussi brillants que le soleil et la lune : il avait cherché un moyen de les accabler. Cette pensée de Râma et de Crichna avait troublé son sommeil, et tel était l'expédient qu'il avait imaginé. En effet les deux jeunes héros, avides de voir le spectacle, s'approchaient du théâtre : mais ils y entrèrent comme des léopards dans un

¹² Lect. LXXIV, tom. I.

¹³ Lect. LXXVII, tom. I.

¹⁴ Lect. LXIX, tom. I.

¹⁵ Cette histoire des loups est racontée, mais différemment, lect. LXIV, tom. I. Là, ce n'est qu'une ruse de Crichna pour déterminer les pasteurs à changer d'habitation. Ici, c'est une manière de se défendre contre les attaques de Sounâman, frère de Cansa

¹⁶ Lect. LXXX, tom. I.

¹⁷ Lect. LXX, tom. I.

¹⁸ Voyez ce mot dans le dictionnaire de M. Wilson, qui explique les dix cérémonies ainsi désignées.

¹⁹ *Shorea robusta* (sâl tree).

pâturage. Arrêtés à la porte même, ils tuent le superbe éléphant Couvalayâpîda²⁰, massacrent la garde, pénètrent de vive force dans la salle, assomment Tchânôûra et Andhra²¹, et donnent la mort au fils d'Ougraséna et à son jeune frère²². Voilà ce qu'a fait Késava, et ce que les dieux eux-mêmes n'auraient pu exécuter. Et quel autre que lui eût osé le tenter ? Ce que n'avaient pas essayé autrefois Prahlada, Bali, Sambara, le petit-fils de Soûra a su l'accomplir pour vous-mêmes. Il a attaqué et vaincu Mourou²³ et le Dêtya Pantchadjana²⁴ : il a écrasé sous une grêle de pierres Nisounda et sa suite²⁵. Le fils de la Terre, Naraca, a été puni par la mort du vol qu'il avait fait du pendant d'oreille d'Aditi²⁶. Le ciel même a été le témoin de la gloire de Crichna dans les luttes qu'il a soutenues contre les Dieux. O nobles Yâdavass, exempts de crainte et d'inquiétude, délivrés de vos ennemis et protégés par le bras de ce héros, occupez-vous de vos sacrifices, et renoncez à de frivoles rivalités. Le sage Crichna a rempli dignement la sainte mission dont les dieux l'avaient chargé. Je suis votre ami, et je désire votre bonheur : j'exaucerai sans relâche tous les voeux que vous pourrez former. Je suis à vous, et vous êtes à moi : je suis à votre disposition. Tel est le langage que je vous tiens au nom d'Indra, qui ne fait plus qu'un avec Crichna : ce héros, vous dit-il, est mon ami, et vous aussi, vous m'êtes chers. Où est l'honneur, là est la fortune : où est la fortune, là est le respect. Le respect, la fortune et l'honneur sont en Crichna ».

CENT-CINQUANTE-NEUVIÈME LECTURE.

SUITE DE L'ALLOCATION DE NÂRADA.

Vêsampâyana dit :

Nârada continua : « Crichna a brisé les liens dont Mourou voulait l'enlacer¹, il a tué Nisounda et Naraca², et ouvert la route qui conduit à la ville de Prâgdjyoticha. Les princes de la terre, que l'envie excitait contre lui, ont été effrayés du bruit de son arc et de son Pântchadjanya. Vainement Roukmin était soutenu par les armées des rois du Dakchina, égales en nombre aux nuages du ciel : Roukmin, malgré sa vaillance, a été vaincu, et Roukminî enlevée rapidement par Késava³. Sur un char brillant comme le soleil, retentissant comme le tonnerre, le héros qui porte la conque, le tchacra et la massue, a emmené cette princesse pour régner au milieu des Bhodas⁴.

²⁰ Lect. LXXXV, tom. I.

²¹ Lect. LXXXVI, tom. I.

²² Voyez *ibid.* p. 371. Le personnage qu'on nomme ici Andhra est Mouchtica.

²³ Lect. CXX, tom. I.

²⁴ Lect. LXXXIX, tom. I.

²⁵ Lect. CXX, tom. I.

²⁶ Lect. CXX, tom. I.

¹ Voyez lect. CXX, tom. I.

² Voyez *ibid.*

³ Lect. CXV, tom. I.

⁴ Le poète donne à cette princesse l'épithète de Bhodjâ, soit à cause de sa naissance, soit à cause de l'alliance qu'elle a contractée avec Crichna : car tous les Yâdavass semblent avoir porté par extension le nom de Bhodja.

Sur la Dârouthî⁵ il a vaincu le fils de Cratha, Âcriti, Sisoupâla, et le rusé⁶ Satadhanwan avec son armée⁷. Dans sa colère, il a donné la mort à Indradyoumna, à l'Yavana Caséroumân, à Sâlwa, l'illustre roi de Sôbha. Il a, des coups de son tchakra, frappé mille montagnes et les arbres qui les couvraient. Deux héros, émissaires de Râvana, qui en un clin d'oeil se transportaient partout, ont, sur le sommet du Mahendra⁸, senti l'effet de son courage. Près de l'Îrâvatî⁹, Gopati et Tâloukétou, qui brillaient dans les combats comme le soleil et la lune, ont trouvé le trépas sous les flèches lancées par son arc. Les roues de son char ont écrasé deux Dânavas, Nimi et Hansa, avec toute leur suite. Bârânasî a été brûlée par lui¹⁰ : le roi des Câsis a perdu le trône et la vie, et ses parents ont partagé son sort. Ses flèches indomptables ont vaincu Maya, et délivré, comme par miracle, le fils d'Indraséna. Ce héros infatigable, se rendant à Lohitacoûta, a vaincu sur la mer Varouna lui-même entouré de tous ses monstres marins. En vain les dieux conservaient avec soin dans le palais d'Indra le divin Pâridjâta. Crichna, sans redouter Indra, a enlevé cet arbre¹¹. Sous ses coups sont tombés Pândya, Pôndra, Câlinga, Mâtsya, le roi de Banga et toute son armée. Les cent princes, enfants de Gândhârî, venaient de perdre la vie : c'est lui qui, par ses sages conseils, consola cette belle princesse¹². Le plus illustre des fils de Countî, celui qui manie en se jouant l'arc Gandîva, n'a pu résister au redoutable vainqueur de Madhou¹³, qui, par la force de son tchakra, a vaincu également Drona et son fils, Cripa, Carna et le vaillant Bhîchma¹⁴. Ce guerrier qui porte la conque, le tchakra, la massue et

⁵ J'ai pris ce mot pour le nom d'une rivière que je ne connais pas.

⁶ Voyez lect. XXXIX, tom. I Le texte porte वक्र, *vacra*. Comme le prince appelé *Dantavakra* est quelquefois nommé *Dantavacra*, il se pourrait que ce mot *vacra* fût mis par abréviation pour le nom de ce roi.

⁷ La plupart des faits que cite ici Nârada me sont peu connus, et se passent presque tous du côté de la presqu'île orientale de l'Inde. Je n'ai pas trouvé de renseignements qui pussent m'éclairer : c'est dans le Mahâbhârata qu'il serait possible de les recueillir. J'ai tâché de présenter ces idées dans leur brièveté avec toute l'exactitude possible.

⁸ Ghates septentrionales

⁹ Sans doute le mot *Îrâvatî* est le même qu'*Erâvatî*. Or *Erâvatî* est le nom de deux rivières placées à des distances fort éloignées l'une de l'autre. L'une est le Ravi dans le Penjab, l'autre est l'Iravaddi dans la presqu'île orientale de l'Inde. Je crois que c'est de cette dernière qu'il est ici question.

¹⁰ Ce fait est rapporté dans le Bhâgavata-pourâna. Quant à la défaite de Varouna, voyez plus bas lect. CLXXXV.

¹¹ Voyez la CXXIIe lecture et les suivantes.

¹² J'ai adopté ce sens, qui m'est fourni par un épisode du XI^e livre du Mahâbhârata. Gândhârî était l'épouse de Dhritârâchtra, et, comme Hécube dans l'histoire de Troie, la mère, au moins putative, de cent princes dont l'aîné se nommait Douryodhana. Elle les perdit tous dans la guerre des Côravas contre les Pândavas : amenée pour les pleurer sur le champ de bataille, elle y reçut des consolations de Crichna. Cependant ce passage pourrait aussi bien s'appliquer à la princesse Gândhârî, qui fut une des femmes de Crichna. Voyez la CXLVIe lecture, note 21, et la lecture CLXXI. Ce n'est que la mention du nombre 100 qui m'a décidé à suivre ici le sens que j'ai choisi.

¹³ Je crois qu'il est ici question de la querelle de Crichna et d'Ardjouna, à l'occasion de l'enlèvement de Soubhadra.

¹⁴ Ces personnages se sont distingués dans la guerre des Pândavas et soutenaient le parti des Côravas. Drona commanda en chef l'armée de Douryodhana : il eut pour fils Aswatthâman. Cripa était son beau-frère. Les Indiens prétendent que lui et Aswatthâman vivent toujours, attendant la restauration de la foi dans toute sa pureté. Voyez lecture XXXII, tom. I. Quant à Cama et à Bhîchma, voyez aussi tom. I, lecture XXXII ; lecture XX ; et lecture XVI, note 2.

l'épée, par amitié pour Babhrrou, a enlevé la fille du roi Sôvîra¹⁵, et, pour faire plaisir à Vénoudâri, il a subjugué toute une province voisine, féconde en chevaux et remarquable par ses chars.

Dans une naissance précédente, Mâdhava avait dépouillé Bali de l'empire des trois mondes, et l'avait privé de la force, des richesses et de la puissance qu'il avait obtenues par ses austérités¹⁶. Crichna a vaincu, non loin de la ville de Prâgdjyoticha, le fils de ce même Bali, dont la mort ne pouvait approcher : en vain les Dânavas répandaient au loin la terreur, armés de poignards, de massues et même du tonnerre : le puissant Bâna fut obligé de céder¹⁷. Un des ministres de Cansa, nommé Pîtha, avait une chevelure formée de pointes d'épée : malgré sa force, il trouva la mort sous le bras de notre héros. Tel fut aussi le destin de Djambha, qui était l'horrible Êrâvata¹⁸ revêtu d'une forme humaine. Crichna a vaincu et relégué dans la mer le grand serpent Câliya, qui infestait les eaux de l'Yamounâ¹⁹ : il a ressuscité le fils de Sândîpani²⁰, et vaincu Yama lui-même. Enfin cet ennemi puissant de tous ceux qui haïssent les dieux et les Brahmanes donna la mort à Naraca, fils de la Terre, qui avait enlevé les pendants d'oreille d'Aditi, et par amitié pour le maître du tonnerre il rendit à la mère des dieux ce que le Dêtya lui avait ravi²¹. Et c'est ainsi que Crichna, roi et seigneur du monde, s'efforce d'établir la paix entre les dieux et les Dêtyas : il fait régner la justice parmi les mortels, célèbre des sacrifices accompagnés de magnifiques présents, et, après avoir accompli l'oeuvre infinie des dieux, il retournera dans sa céleste demeure. Cependant, comblé de gloire, il habitera l'heureuse et belle Dwâravatî dont il est le fondateur, Dwâravatî qu'il a conquise sur la mer, ville aimée des Richis, couverte de pierres précieuses, ornée de cent autels²², de cent poteaux pour les sacrifices, entourée de bois charmants, et voisine du séjour de Varouna. Le dieu de l'océan, connaissant la pensée du héros qui porte l'arc Sârnga, se plaira à baigner de ses ondes la cité bâtie par le fils de Vasoudéva, et comparable au palais du soleil. Parmi les Souras, les Asouras et les mortels, il n'a existé, il n'existera personne plus digne d'habiter cette ville que le vainqueur de Madhou. Et cet ami, complaisant pour les Yâdavas, c'est Vichnou, Nârâyana, qui est à la fois le soleil et la lune, dieu fort et infini, incompréhensible, libre et indépendant, pour qui tous les êtres ne sont que de légers jouets dont il s'amuse. Il n'est rien au-dessus de celui qui porte toutes les formes²³ : cent et mille fois déjà les oeuvres de cet être adorable ont été célébrées par ceux qui nous ont précédés. Je viens de vous dire ce qu'il a fait avec Sancarchana, dans sa naissance présente, pendant son enfance et son âge mûr ».

Ainsi parla le saint et savant Mouni, qui, avec l'oeil de sa longue pénitence, sait tout voir d'avance. Après avoir fait, selon l'intention d'Indra, l'éloge de Govinda, Nârada retourna

¹⁵ Les Sôvîras habitaient un pays situé dans l'ouest de l'Inde, non loin de l'Indus.

¹⁶ Lect. XLI, tom. I.

¹⁷ Nous verrons plus loin l'histoire de l'Asoura Bâna.

¹⁸ Êrâvata (lecture III, tom. I) est un serpent fils de Casyapa. Sa sœur est la fameuse Ouloupî, qui, dans le Mahâbhârata, devient la femme d'Ardjouna.

¹⁹ Lect. LXVIII, tom. I.

²⁰ Lect. LXXXIX, tom. I.

²¹ Lect. CXX, tom. I.

²² चौत्य, *tchêtya*. C'est aussi un arbre consacré.

²³ विस्वरूप, *viswaroûpa*.

au ciel, honoré par tous les Yâdavas. Cependant Crichna distribua aux Vrichnis et aux Andhacas, suivant leur mérite, toutes les richesses qu'il avait conquises, Les Yâdavas, heureux d'habiter Dwâravatî, et enrichis par la générosité du héros, firent des sacrifices dans lesquels ils ne ménagèrent pas les présents.

CENT-SOIXANTIÈME LECTURE.

FAMILLE DE CRICHNA.

Djanamédjaya dit :

Des milliers d'épouses qu'on donne à Crichna on en cite particulièrement huit. Divin Mouni, dis-moi quels enfants ce héros eut de ces huit femmes.

Vésampâyana répondit :

Voici d'abord les noms de ces huit épouses : je te dirai ensuite les noms de leurs enfants, qui furent tous des héros. Ces femmes de Crichna furent Roukminî, Satyabhâmâ, Nâgnadjitî, Soudattâ¹, fille de Sivi : la riante Lakchmanâ, Mitrabindâ, fille de Calinda² : Djâmbavatî de la famille de Pourou, et Soubhîmâ, fille de Madra³.

Les enfants de Roukminî⁴ furent Pradyoumna, l'aîné, lequel tua Sambara : ensuite Tchâroudechna, le lion de la race de Vrichni, habile à diriger un char : Tchâroubhadra, Tchârougargha, Soudanchtra, Drouma, Souchéna⁵, Tchârougoupta, le vaillant Tchâroubinda : le dernier fut Tchâroubâhou. Roukminî eut encore une fille, nommée Tchâroumatî.

Satyabhâmâ donna le jour à Bhânou, à Bhîmaratha, à Cripa, à Rohita, à Dîptimân, à Tâmradjâkcha, à Djalântaca, et à quatre filles, Bhânou, Bhîmaricâ, Tâmrapakchâ, et Djalandhamâ. Djâmbavatî eut pour fils Sâmba, fameux par son courage : Mitravân, Mitrabinda, Mitrabâhou et Sounîtha. Elle leur donna une soeur nommée Mitravatî.

Nâgnadjitî mit au monde Bhadracâra, Bhadrabinda, et une fille, Bhadravatî.

Soudattâ, fille de Sivi, fut mère de Sangrâmadjit, de Satyadjit, de Sénadjit et du héros Sapatnadjit. Vricâswa, Vricati, Vriti et le vaillant Vricadîpti durent le jour à Soubhîmâ, fille de Madra.

Lakchmanâ donna la naissance à Gâtravân, à Gâtragoupta, au courageux Gâtrabinda, et à une fille, nommée Gâtravatî.

La fille de Calinda fut la mère d'Asrouta, savant dans les livres sacrés : et le divin Hrichîkésa, en confiant cet enfant à Sroutasénâ, dit à son épouse d'un air joyeux : « Il aura deux mères, et sera pour toujours⁶ votre fils à toutes deux ».

¹ Le ms. de M. Tod nomme cette femme *Soudantâ* et *Soudântâ*. J'ai déjà fait remarquer au lecteur, lecture CXVI, note 8, et lecture CLV, note 5, que le poète n'est pas d'accord avec lui-même pour les noms qu'il donne à ces huit épouses de Crichna

² Ces mots sont la traduction de l'épithète *Câlindî*. Le Calinda est une montagne qui fait partie de l'Himâlaya, et d'où sort l'Yamounâ. Sans doute Mitrabindâ était fille du roi de la contrée qui avoisine cette montagne ; car le lecteur aura déjà observé que le poète donne aux rois le nom du pays sur lequel ils règnent.

³ Voyez la X^e lecture, tom. I, note 19.

⁴ Voyez la CX^e lecture, vers la fin, où ces noms ne sont pas tous les mêmes.

⁵ Le ms. de M. Tod porte *Soukhina*.

⁶ Le texte porte **शाश्वताः समा** ;. Voyez ces mots dans le Râmâyana, II, 18.

De Vrihatî, fille de Sivi, Crichna eut encore, dit-on, Gada⁷, le brillant Angada, Outpala, Coumouda, Swéta, et une fille, nommée Swétâ : de Soudévâ, Agâvaha, Soumitra, Soutchi, Tchitraratha, Tchitraséna, et deux filles, Tchitrâ et Tchitravatî : (d'une autre femme⁸) Stambavana⁹ et Vanastamba, père de Mitraséna¹⁰, et une fille, appelée Stambavatî : de Soutasomâ, descendante de Cousica, Vadjrânsou et Kchipra : de la fille d'Youdhichthira, Youdhichthira, avec Câpâlin et Garouda, habiles tous deux à manier toute espèce d'armes. Les autres enfants de Crichna sont comptés par milliers. Le nombre s'en élève jusqu'à un ayouta¹¹ : ils lui donnèrent huit ayoutas de descendants, tous héros savants dans l'art des combats. Voilà ce que j'avais à te dire sur la famille de Crichna. Le fils de Pradyoumna, issu d'une princesse de Vidarbha¹², fut Anirouddha, furieux sur le champ de bataille, et portant la figure d'une biche sur ses drapeaux.

De Baladéva et de Révatî naquirent Nisatha et Oulmouca, deux frères semblables aux Immortels, et guerriers pleins de courage.

On cite encore parmi les femmes de Crichna, Soutanou et Narâtchî, qui donnèrent le jour, l'une à Pôndra, l'autre à Capila. Pôndra fut roi, et Capila ermite. Tourî eut de Crichna un guerrier renommé, Djara, qui commanda aux Nichâdas adroits à manier l'arc : le même Crichna rendit Câsî mère de Soupârswa, célèbre pour son agilité.

Le fils d'Anirouddha fut Vadjra : Vadjra donna le jour à Pratiratha, et Pratiratha à Soutchârou.

D'Anamitra, le jeune fils de Vrichni¹³, naquit Sini : de Sini, Satyavâk, et Satyaca habile à diriger un char. Le fils de Satyaca fut Youyoudhâna : cet Youyoudhâna fut père d'Asanga : Asanga, de Toûni, et Toûni, d'Yougandhara¹⁴. Là se termine la généalogie de la race de Vrichni.

CENT-SOIXANTE ET UNIÈME LECTURE.

NAISSANCE DE PRADYOUNNA.

Djanamédjaya dit :

Tu as dit tout à l'heure que Pradyoumna avait tué Sambara. Raconte-moi comment il accomplit ce glorieux exploit.

Vêsampâyana reprit :

De Roukminî, qui était Lakchmî¹ descendue sur la terre, et de Crichna naquit

⁷ Gada est le nom d'un oncle de Crichna. Il paraît que c'est ici le nom d'un de ses fils. Le manuscrit bengali attribue la famille, dont il est question en cet endroit, à l'oncle de Crichna ; mais l'ensemble de ce passage m'a déterminé à suivre la leçon des deux autres manuscrits.

⁸ J'ai ajouté ces mots, parce qu'il m'a semblé que ces enfants ne pouvaient être attribués à la femme dont il venait d'être question. Ce passage m'a paru fautif, et les trois manuscrits ne sont pas d'accord.

⁹ Le texte porte *stambastambavana*.

¹⁰ Le manuscrit bengali et le manuscrit dévanâgari de Paris donnent *nivaséna*.

¹¹ Ce nombre équivaut à 10.000.

¹² Voyez le commencement de la CXVIIe lecture

¹³ Voyez la XXXIVe lecture, tom. I.

¹⁴ Cette généalogie se retrouve lecture XXXIV, tom. I, où à la place de *Toûni* on lit *Bhoûmi*.

¹ Voyez lecture CXV, tom. I

Pradyoumna, charmant comme l'Amour². Or c'était l'Amour lui-même achevant sa pénitence. Il était destiné à donner la mort à Sambara. Il y avait sept jours que Roukminî était accouchée : Sambara, surnommé Câla, s'introduisit au milieu de la nuit dans la chambre de cette malheureuse mère, et enleva le jeune fils de Crichna. Celui-ci savait bien ce qui arrivait, mais il se soumettait à la destinée qui réglait ces divines métamorphoses, et le terrible Dânavâ n'éprouva aucun obstacle. Cet Asourâ, dont la mort enveloppait déjà l'existence, employa la magie pour ravir sa proie : il prit l'enfant dans ses bras et l'emmena dans sa capitale³.

Parmi les épouses de Sambara se trouvait une femme d'une grande beauté, nommée Mâyâvatî : elle était semblable à la divine Mâyâ⁴, dont elle avait tous les brillants attraits. Elle venait de perdre son enfant. Sambara lui donna le fils de Crichna, comme s'il eût été son propre fils : l'insensé était entraîné par son mauvais destin. Cette princesse, dont la vie tenait à une mystérieuse magie, frémit de plaisir à la vue de cet enfant : et, comblée d'une joie extrême, elle ne pouvait se lasser de le contempler. A mesure qu'elle le regardait, ses souvenirs s'éclaircissaient : « Oui, se disait-elle, c'est bien lui, c'est mon bien-aimé. C'est mon époux, c'est mon seigneur, dont, le jour et la nuit, la pensée me jette dans un abîme de douleurs, et m'empêche de goûter aucun plaisir. C'est lui qui jadis fut réduit en cendres⁵ par la colère du dieu qui porte le trident, et que je retrouve aujourd'hui dans la vie. Comment pourrai-je avoir pour lui l'affection d'une mère ? Comment lui donnerai-je le sein ? Sachant que je suis son épouse, comment pourrai-je m'appeler sa mère ? »

Telles étaient les réflexions de Mâyâvatî. Elle aimait à demander l'enfant à sa gouvernante, et elle lui faisait prendre des boissons merveilleuses⁶ qui lui procurèrent une croissance rapide. Le fils de Roukminî, qui ne l'entendait parler qu'en présence de sa gouvernante, croyait que Mâyâvatî était sa mère. Celle-ci hâtait de toute sa puissance les progrès de son élève, et, entraînée par son amour, elle lui livra les divers secrets de la magie des Dânavas. Quand Pradyoumna fut devenu homme fait, et qu'il commença à sentir le prix des charmes d'une femme, brillant de beauté, instruit dans tous les exercices militaires, il fut alors pour Mâyâvatî l'objet d'agaceries aimables : elle ne voyait en lui que l'époux auquel était liée sa destinée : il était Câma, elle était Câminî. Elle lui souriait avec tendresse, et ses regards exprimaient ses désirs. Elle le serrait dans ses bras, et Pradyoumna étonné lui disait : « Pourquoi renoncer à votre affection de mère pour vous livrer à un autre sentiment ? Hélas ! vous outragez la nature : et l'inconstance que l'on reproche aux femmes peut-elle aller jusqu'à ce point ? Vous oubliez que je suis votre fils, et vous nourrissez des désirs que je dois réprover. Une autre que vous m'aurait-elle donné le jour ? quel est ce renversement des lois de la nature ? Je désire connaître la vérité, étonné que je suis de votre conduite. Je sais que l'âme des femmes est aussi mobile que l'éclair, qu'elles s'attachent aux hommes comme le nuage aux cimes des montagnes. Parlez-moi, princesse, avec franchise : Suis-je votre fils, ou bien suis-je un étranger pour vous ? Que signifie la passion que vous me témoignez ? »

² Autrement Câma

³ L'histoire de Pradyoumna est aussi racontée dans le Bhâgavata-pourâna, mais le récit en est plus fabuleux. Le poète y dit que Sambara jeta Pradyoumna à la mer ; que cet enfant, trouvé dans le corps d'un poisson qui l'avait dévoré, fut remis à Mâyâvatî, intendante des cuisines de Sambara. Le reste de l'histoire, quoique moins développé, est conforme au récit du Harivansa.

⁴ Voyez lecture CXV, tom. I, note 17.

⁵ Voyez lecture CXLIX, note 3.

⁶ Ces boissons s'appellent रसायन, *rasâyana*. C'est le nom technique que l'on donne à une liqueur merveilleuse qui prolonge la vie et prévient la vieillesse, et qui est l'élixir de vie des alchimistes.

Ainsi parle Pradyoumna. Mâyâvati, les sens tout troublés par son amour, répond avec douceur au fils de Késava, et lui révèle un grand mystère.

« Non, tu n'es pas mon fils : Sambara n'est pas ton père. Tu es un noble héros de la race de Vrichni, le fils de Crichna et de Roukminî. Sept jours après ta naissance tu as été enlevé de la chambre de ta mère, où tu étais endormi dans ton berceau. Ton ravisseur, c'est mon époux, fier de sa force et de sa puissance. Ennemi de la maison de ton père dont la gloire égale celle d'Indra, Sambara t'a enlevé. Et ta mère chérie, privée de son tendre nourrisson, pleure sans relâche, affligée comme la vache que l'on a séparée de son veau. Sans doute ton père, qui est aussi puissant qu'Indra, et qui a pour étendard l'oiseau Garouda, ignore que l'enfant qu'on lui a ravi existe en ces lieux. O mon ami, tu es le fils des Vrichnis, et non de Sambara : les Dânavas n'ont pas d'enfant tel que toi. Oui, j'ai pour toi de l'amour, car tu n'es pas mon fils. En voyant ta beauté, je sens que mon coeur faiblit. Enfant des Vrichnis, daigne répondre à ce sentiment qui règne au fond de mon coeur. Je viens de te révéler ton sort : tu n'es pas mon fils, tu n'es pas le fils de Sambara ».

A ce discours de Mâyâvatî, le fils de celui qui lance le tchakra ne respira plus que la vengeance contre Sambara : « Comment, se disait-il, cet odieux et vil Dânavas est habile dans les arts de la magie, il est puissant sur les champs de bataille, et il s'attaque au fils de Késava, à un enfant ! il l'enlève sans crainte ! Eh bien ! aujourd'hui je veux qu'il craigne. Par quel moyen exciterai-je sa colère ? Comment lui donnerai-je la mort ? Que puis je faire d'abord pour irriter cet insensé ? Son drapeau, orné de couleurs brillantes et de la figure d'un lion, flotte sur son palais au-dessus d'un arc de triomphe, pareil au sommet du Mérôu : d'une flèche acérée je vais l'abattre. En apprenant que son drapeau est tombé, Sambara va accourir : je le combattrai, je le frapperai et ensuite je me rendrai à Dwâravatî ».

Tel était le langage de Pradyoumna. Il prend son arc, tend la corde, ajuste la flèche, et abat le drapeau de Sambara. Celui-ci apprend le trait d'audace de Pradyoumna : il s'indigne et dit à ses fils : « Allez sans retard immoler le fils de Roukminî : délivrez mes yeux de la vue d'un ennemi ». Les fils de Sambara, en entendant les paroles de leur père, s'arment aussitôt et vont pour le venger par la mort de Pradyoumna : ce sont Tchitraséna, Atiséna, Viswakséna, Sénadjit, Sroutaséna, Souséna⁷, Somaséna, Mata, Sénânî, Sênnyahantri, Sénahan, Sênica, Sénaskandha, Sénaca, Djanaca, Sacala, Vicala, Sânta, Sousânta, Antacara, Vibhou, Coumbhakétou, Soudanchtra, Kési et les autres. Armés de tchacras, de massues, de tridents, de haches⁸, de cognées, ils vont là où la mort les appelle. Ils entourent l'ennemi, qui les attend de pied ferme. Pradyoumna, monté sur un char, se présente au combat, son arc à la main. Alors commence entre les fils de Sambara et le fils de Késava une lutte dont la seule pensée fait frissonner. Les dieux, accompagnés des Gandharvas, des grands serpents, des Râkchasas, arrivent sur leurs chars célestes pour contempler avec leur roi cet horrible spectacle. Là se trouvaient Nârada, Toumbourou, Hâhâ, Hoûhoû, chanteurs de la cour d'Indra, et les Apsarâs, et le Gandharva, concierge⁹ du palais des dieux. Scène merveilleuse à voir ! d'un côté les cent fils de Sambara, de l'autre le fils seul de Crichna. Comment pourra-t-il triompher de tant d'ennemis ?

Le vainqueur de Bala, Indra, entendant exprimer ce doute, apprit aux dieux un secret qu'ils ignoraient : « Sachez, leur dit-il, quelle est la puissance de ce héros. Pradyoumna est Câma qui, dans une naissance précédente, a été consumé par le feu de la colère de Siva. Le

⁷ Le manuscrit bengali dit *Satrouséna* et *Praséna*.

⁸ पट्टिश, *pattisa*.

⁹ प्रतीहार, *pratîhâra*.

dieu, surnommé Trilochana, touché de la douleur de Rati, épouse de Câma, lui accorda une faveur : Vichnou, lui dit-il, revêtu d'une forme humaine, habitera un jour Dwâravatî. Celui qui dans les trois mondes va être connu sous le nom d'Ananga deviendra alors son fils : il se nommera Pradyoumna, et il donnera la mort à Sambara. Une semaine se sera à peine écoulée depuis sa naissance que ce Dâna va viendra, par la puissance de la magie, enlever cet enfant du sein même de Roukminî. Pour toi, tu te rendras au palais de Sambara, dont tu deviendras la femme sous le nom de Mâyâvatî : couverte des voiles d'une divine magie, tu sauras le tromper. Là tu retrouveras ton bien-aimé, qui, amené sous la forme d'un enfant, grandira par tes soins. Quand Ananga sera devenu homme, il frappera Sambara, et vous irez vivre ensemble à Dwâravatî : il sera heureux avec toi, comme je le suis avec Pârwatî. Le maître des dieux, après avoir ainsi arrangé l'avenir, se transporta sur le Kêlâsa, séjour aussi brillant que le Mêrou, et habité par les Siddhas et les Tchâranas¹⁰. L'épouse de Câma salua le divin époux d'Oumâ, et dirigea ses pas vers le palais de Sambara, attendant le moment annoncé par son destin. Ainsi vous n'en sauriez douter, Pradyoumna donnera la mort à Sambara et à ses enfants ».

CENT-SOIXANTE-DEUXIÈME LECTURE.

DÉFAITE DE L' ARMÉE DE SAMBARA.

Vêsampâyana dit :

Il était donc commencé le terrible combat entre les fils de Sambara et le fils de Roukminî. Les Dêtyas furieux lançaient à Pradyoumna des flèches, des dards, des tchacras, des traits fulminants¹, brandissaient autour de lui des haches, des piques, des massues, des masses de fer. Le fils de Cricna² leur décoche à chacun cinq flèches. La colère des Asouras redouble, et, toujours pleins de confiance, ils font pleuvoir sur Pradyoumna une grêle de traits. Ananga³, outré d'indignation, tend son arc avec promptitude, et abat dix des enfants de Sambara les plus ardents. D'un autre trait il tranche la tête du vaillant Tchitraséna. Les autres se rassemblent pour combattre de concert leur ennemi et l'accabler sous leurs coups. Leurs flèches partent, et semblent devoir seconder leur impatience. Mais Pradyoumna, comme en se jouant, abattait les têtes de ses faibles adversaires : et une fois vainqueur de ses cent ennemis, il s'arrête sur le champ de bataille, défiant hardiment celui qui voudrait les venger.

Sambara, apprenant que ses cent fils ne sont plus, entre dans une grande colère. Il commande à son écuyer d'atteler son char, et celui-ci, le saluant jusqu'à terre, sort pour exécuter ses ordres. Le roi rassemble son armée, dont il excite l'ardeur, prend son arc et ses flèches, et s'élanche sur son char. Ce char, chef-d'oeuvre de l'art, est traîné par mille ours, attachés avec des noeuds de serpents : il s'avance, revêtu de peaux de tigres, orné d'un treillis circulaire⁴ d'or, divisé en riches panneaux, sur lesquels sont peintes des figures de

¹⁰ Voyez lecture CXLIX, notes 7 et 8.

¹ भुशुण्डी, *bhousoundî*. M. Wilson dit que c'est une espèce d'arme à feu. Voy. lect. CCXXIII.

² Le nom patronymique employé ici est à remarquer : c'est कर्णायनि, comme qui dirait, venant de *Cricnâyana*.

³ Nom de Câma, et par conséquent de Pradyoumna.

⁴ Voyez lecture CXX, note S30, et lect. CLXV, note 7. Le mot *djâla* est toujours pour moi difficile à comprendre.

loups et des guirlandes d'étoiles. Le joug est d'or : par-dessus flotte à une grande hauteur un drapeau sur lequel on a représenté un lion, et dont la hampe est d'or également⁵. Un large rebord s'y trouve disposé pour prévenir la violence des chocs, et le timon de fer est retenu par un lien de diamant. Aussi haut que le sommet du Mandara, ce char s'élève ombragé d'un tchâmara magnifique.

Sur ce char qui l'attend, tout resplendissant d'or et rempli d'armes diverses, Sambara s'élance, impatient de combattre et appelé par son mauvais destin. Il est entouré d'une nombreuse armée et de ses quatre généraux, Dourddhara, Kétoumâlin, Satrouhantri et Pramarddana. A la suite de ce prince, avide de combats, marchent dix mille éléphants, deux cents chars, huit mille chevaux, et des millions⁶ de fantassins. Tel était l'immense cortège à la tête duquel s'avancait Sambara. En ce moment apparurent mille prodiges d'un funeste augure. Des troupes de vautours couvrirent le ciel : les nuages formèrent une espèce de crépuscule, et grondèrent d'un ton formidable. L'ouragan remplit les airs. Les Sivâs⁷ rendirent un son sinistre. Un vautour, comme s'il fût venu compter l'armée des Dânavas, se plaça sur le haut de l'étendard royal, semblant attendre le moment où le sang allait couler. Sur le char de Sambara on vit un cadavre⁸ tomber, et de là rouler à terre. Des oiseaux poussèrent de lugubres cris⁹ au-dessus de sa tête. Le soleil se trouva dévoré par Swarbhânou¹⁰ : autour de lui apparurent plusieurs disques.

L'oeil gauche de Sambara trembla, comme présage de terreur : son bras gauche frémit : les chevaux de son char s'arrêtèrent : un corbeau se percha sur sa tête : il tomba du ciel une pluie de sang et des pierres calcinées : des milliers de météores s'abattirent sur le front de l'armée : l'aiguillon glissa de la main de l'écuyer qui conduisait les chevaux du char. Mais sans faire attention à ces prodiges, Sambara, aveuglé par sa colère, poursuit ses projets de vengeance contre Pradyoumna.

Les tambours, les conques, les timbales formaient un horrible concert, qui faisait au loin trembler la terre. Effrayés de ce bruit, les animaux des bois et les oiseaux erraient de tout côté, faibles et interdits. Au milieu de ces innombrables ennemis, le fils de Crichna restait immobile, décidé à les attaquer et pensant au moyen d'abattre leur orgueil. Sambara, qui ne peut maîtriser sa colère, lance à son adversaire mille flèches qui n'arrivent pas jusqu'à lui : elles sont brisées au milieu de leur essor par les flèches de l'adroit Pradyoumna. Au contraire celui-ci, de l'arc que tient sa main, décoche une foule de traits qui vont tous frapper les chefs de l'armée ennemie. Privées de leurs généraux, ces troupes fuient en tremblant devant le héros, qui s'approche du char de Sambara. Le roi Dânava, qui voit ses

⁵ Le mot *hemadanda*, qui est dans cette même lecture CXX, se reproduit ici. Je l'ai traduit de la même manière, mais sans être bien certain du sens que je lui donne. Un *danda* est en général un bâton. Ne serait-ce pas plutôt ici le bâton, symbole de la justice et du commandement, avec lequel on punit le criminel ? A côté du *tchâmara* et de la bannière, le *danda* ne serait pas déplacé.

⁶ प्रयुत *prayouta*.

⁷ Qu'est-ce que les *Sivâs* ? J'avais d'abord considéré ce mot comme synonyme de *Roudra*. Les *Roudras* sont, comme on sait, des demi-dieux, des manifestations inférieures du dieu Siva. Voyez lecture III, tom. I. Mais dans la lecture CCXIV, j'ai trouvé que ce mot était féminin. *Sivâ* est un nom du chacal.

⁸ कबन्ध, *cabandha*. On désigne ordinairement par ce mot un corps sans tête, et qui est encore vivant.

⁹ Ces cris sont ceux dont il est question dans la note 25 de la XXe lecture, tom. I,

¹⁰ C'est le même personnage que Râhou, qui est l'éclipse personnifiée. Le mot que j'ai rendu par disque est परिघ, *parigha*, que l'on a vu lecture LXXIX, note 13. Voyez aussi lecture CLXXII, note 2 7. परिघैः परिवीषटितः.

soldats dispersés, s'adresse avec colère aux officiers qui l'entourent : « Allez, leur dit-il, hâtez-vous d'attaquer le fils de notre ennemi. Frappez sans pitié, et qu'il expire promptement sous vos coups. Comme le fer du médecin retranche le mal qui dévorait le corps, abattez aussi l'insensé qui nous outrage. Prévenez ses fureurs, si vous m'êtes véritablement attachés ». Ses officiers, partageant son indignation, inclinent la tête en signe d'obéissance, et lancent leurs chars en se faisant précéder d'une grêle de flèches.

Le héros qui porte un poisson sur sa bannière¹¹ les voit venir : il tend son arc, et résiste hardiment au torrent impétueux qui l'enveloppe. Vingt-cinq flèches sont lancées à Dourddhara, soixante-trois à Kétoumâlin, soixante et dix à Satrouhantri, quatre-vingts à Pramarddana. C'est à eux que s'adresse de préférence le fils de Roukminî. Irrité des attaques de Pradyoumna, chacun d'eux lui décoche soixante flèches, que l'habile guerrier avec ses propres flèches brise dans leur vol. Puis il prend un trait qui a la forme d'un croissant, et tue l'écuyer de Dourddhara, à la vue de tous ces princes et de l'armée. De quatre flèches lourdes et noueuses, ornées de plumes de héron, il perce les quatre chevaux du même général : d'une autre, le noeud du timon¹² d'une autre encore le parasol et le drapeau flottant : soixante autres font voler en éclats le joug, les roues et l'essieu. Enfin, pour couronner l'oeuvre, l'intrépide guerrier, prenant un dernier trait bien acéré et orné d'une plume de héron, l'envoie au coeur même de Dourddhara. Celui-ci expirant perd d'un seul coup sa vie, ses richesses, sa renommée, ses honneurs, et tombe de son char, comme l'astre déchu de ses mérites est précipité du ciel.

Témoin de la mort du vaillant Dourddhara, le Dâna Kétoumâlin accourt pour le venger, et accable de ses flèches le fils de Crichna. Le sourcil froncé, le visage menaçant, il crie à Pradyoumna : « Arrête ! » Celui-ci, furieux, le couvre de ses flèches, comme dans la saison des pluies le nuage couvre la montagne de gouttes d'eau. Le général de Sambara, percé de mille traits, prend son tchakra pour donner la mort à son ennemi. Au moment où ce tchakra aux mille rayons, aussi éclatant que celui de Crichna, arrivait auprès de lui, Pradyoumna, à la vue de tous, le saisit, le renvoie, et tranche la tête de Kétoumâlin. Le roi des Dieux, en contemplant cet exploit du fils de Roukminî, fut saisi de la plus vive admiration, ainsi que toute la troupe céleste : les Gandharvas et les Apsarâs lui jetèrent une pluie de fleurs.

Satrouhantri et Pramarddana ont vu le désastre de Kétoumâlin : accompagnés d'une suite nombreuse, ils s'approchent de Pradyoumna. Ils lancent ou brandissent contre lui des massues, des tchacras, des javelots¹³, des masses de fer¹⁴, des flèches, des dards¹⁵, des haches, des marteaux¹⁶ : mais Pradyoumna avec ses flèches brisait tour à tour ces armes, et faisait éclater l'étonnante prestesse de ses mouvements. Dans sa colère, il frappait par milliers les éléphants et leurs conducteurs, les chars, les chevaux et les écuyers, perçant

¹¹ Tel est l'enseigne de Pradyoumna, qu'une légende fait retrouver dans le corps d'un poisson.

¹² योक्र *yoktra*.

¹³ प्रास *prâsa*.

¹⁴ तोमर *tomara*. C'est peut-être aussi un levier ou une lance.

¹⁵ भिण्डपाल^१ ou भिण्डीपाल, *bhindipâla* ou *bhindîpâla*. M.Wilson donne भिण्डपाल, *bhindapâla*. Voy. tom. I, lect. XXI, note 55.

¹⁶ कूट *coûta*.

tout de ses traits infatigables. L'armée entière périt sous ses coups. La plaine ne présente plus qu'un fleuve horrible¹⁷ qui roule du sang à la place d'eau : les colliers de perles y tiennent lieu de vagues : la chair, la moelle, les os, de limon : les parasols, d'îles : les flèches, de tourbillons : les chars, de bas fonds : les bracelets et les pendants d'oreille de tortues : les bannières, de poissons : les éléphants, de requins¹⁸ : les chevaux, de crocodiles : les cheveux, de plantes aquatiques¹⁹ : les ceinturons y remplacent les fibres du lotus : les faces d'hommes, les fleurs du lotus elles-mêmes : les émouchoirs, les troupes de cygnes : fleuve épouvantable formé par Ananga, où les poissons, ce sont des têtes mutilées : où l'onde, c'est du sang : où les alligators, ce sont des armes : fleuve affreux à voir, affreux à traverser, sombre, lugubre, et du tribut de ses flots enrichissant le royaume d'Yama.

Le fils de Roukminî s'approche de Satrouhantri, et, par les flèches dont il l'accable, porte sa fureur au dernier degré. Celui-ci lance le meilleur de ses traits, qui vient glisser sur le coeur de Pradyoumna, et pénètre dans sa chair. Cependant le héros ne chancelle pas un instant. Il prend un javelot enflammé, et le lance au malheureux Satrouhantri, avec le bruit qui accompagne la foudre d'Indra²⁰. Le Dâna, percé au coeur, sent la mort qui vient enchaîner ses articulations et ses os : il tombe en vomissant le sang.**

Pramarddana, qui voit tomber Satrouhantri, se présente au combat. Il prend sa massue et s'écrie : « Arrête, guerrier ! Que veux-tu faire de cette tourbe inconnue ? Insensé, c'est contre moi qu'il faut combattre. Ta vie m'appartient. Enfant des Vrichnis, ton père est mon ennemi. Je vais commencer par tuer son fils, pour le tuer aussi lui-même : et, lui mort, tous les dieux seront détruits. Que les Dêtyas et les Dânavas se livrent à la joie : tu vas succomber sous mes armes : ta mort et celle de tes parents nous délivreront de nos ennemis. Je vais faire les libations funéraires en l'honneur des enfants de Sambara²¹. Aujourd'hui la fille insensée de Bhîchmaca pourra gémir quand elle apprendra que son fils, si brillant de jeunesse, est privé de la vie. Ton père, qui porte le tchakra aura conçu de vaines espérances, et en recevant la nouvelle de ta mort, le misérable cessera de vivre ». Il dit, et de sa massue il frappe le fils de Roukminî. Pradyoumna reçoit le coup, étend les bras, saisit le char de Pramarddana et le renverse par terre. Pramarddana se débarrasse de son char, se relève sur ses pieds, et, la massue à la main, se représente promptement devant Pradyoumna. Mais celui-ci lui arrache cette massue, et l'en frappe jusqu'à la mort. Les Dêtyas, qui voient Pramarddana sans vie, prennent la fuite, aussi incapables de tenir tête à Pradyoumna, que les éléphants au lion dont la présence les épouvante. Comme un troupeau de brebis qui tremble de peur à la vue du chien, ainsi cette armée se dissout poursuivie par la terreur que lui inspire Pradyoumna. En la voyant les vêtements tout couverts de sang, défaite, les cheveux en désordre, on dirait une jeune fille aux jours de son impureté mensuelle. Percée par les traits du guerrier divin, cette armée rentrait dans

¹⁷ Le poète se plaît à cette comparaison que nous avons déjà vue deux fois. Voyez tom. I, lect. LXXXIX, et tom. II, lect. CXLII.

¹⁸ ग्राह, *grâha*.

¹⁹ Cette plante porte le nom de *sévâla*, *vallisneria octandra*.

²⁰ Ce sont des passages tels que celui-ci qui ont fait croire que les Indiens avaient des armes à feu, ou que les ouvrages qui parlent de ces armes sont modernes. Cependant les lois de Manou, lect. VII, sl. 90, parlent aussi de traits enflammés, et sans doute ce n'étaient que des flèches garnies de matières inflammables.

²¹ Voyez à la fin de la LXXXVIIIe lecture comme les libations d'eau étaient une partie des cérémonies funéraires. Ici l'eau sera remplacée par le sang.

ses foyers, toute souillée de sang, abattue par la crainte, respirant à peine, incapable de s'arrêter un moment et de regarder en face son vainqueur²².

CENT-SOIXANTE-TROISIÈME LECTURE.

COMBAT DE PRADYOUNNA ET DE SAMBARA.

Vésampâyana dit :

Sambara, outré de colère, dit à son écuyer : « Allons, conduis rapidement mon char en présence de l'ennemi. Qu'il puisse sentir de près la puissance de mes flèches ». A ces mots, l'écuyer, pour obéir à cet ordre, presse ses ours tout couverts d'or. Pradyoumna, dont le regard attentif a suivi la marche de ce char, saisit son arc et ajuste une flèche dorée. Il vise le Dêtya au coeur, et lâche le trait qui vole rapidement à son but. Sambara troublé se sent défaillir, et se soutient à la barre¹ de son char. Mais bientôt il recouvre ses esprits, prend son arc, et, furieux, répond au fils de Crichna par sept flèches aiguës. Sept flèches de Pradyoumna les brisent successivement sans les laisser approcher, et le héros décoche encore à Sambara soixante et dix traits, suivis de mille autres, qui, ornés de plumes de hérons et de paons, viennent frapper le Dêtya, comme les nuages frappent la montagne. Tous les points de l'horizon² sont couverts d'un voile de traits : le ciel en est obscurci, et le soleil a disparu. Un javelot de Sambara, aussi brillant que l'éclair, dissipe cette obscurité, et une grêle de flèches vient tomber près du char de Pradyoumna. Celui-ci, l'arc toujours tendu, avec une étonnante dextérité, réussit à briser tous ces traits, et d'une dernière flèche atteint encore son ennemi.

Alors Sambara, ayant recours à la magie, lui lance une pluie d'arbres entiers. Pradyoumna décoche un trait de feu, qui dévore tous ces arbres et les réduit en cendres. A cette pluie succède une grêle de pierres, que le héros Yâdava repousse avec une arme qu'anime le vent. Le cruel ennemi des dieux appelle à son secours une autre magie : il tend son arc, et envoie à son rival des traits qui couvrent son char et se changent en lions, en léopards, en sangliers, en hyènes, en ours, en singes, en éléphants noirs comme le nuage, en chevaux, en chameaux. Pradyoumna lance un trait de Gandharvas³, et tous ces êtres fantastiques sont anéantis. Sambara, furieux de voir ses projets déjoués, forme une création magique d'éléphants, jeunes de soixante ans, montés par d'habiles conducteurs, s'avançant, la trompe levée et menaçante, et disposés au combat. Le fils de Crichna, à cette vue, réfléchit un moment, et, non moins habile dans la science magique, il crée à son tour une troupe de

²² S'il fallait regarder comme de l'histoire de semblables récits, rien ne serait plus ridicule que ce combat de Pradyoumna contre une armée entière. Mais si l'on pense que ce personnage est le fils d'un dieu considéré comme le soleil, on découvre alors dans cette légende une allégorie ingénieuse : on commence à s'expliquer l'enfance de Pradyoumna passée chez les Dêtyas, ou les génies des ténèbres, et sa victoire sur les quatre généraux de Sambara, qui peuvent sans doute représenter les quatre points cardinaux.

¹ J'ai rendu ainsi le mot शक्ति *sakti*, qui signifie ordinairement une *lance*, et qui dans cette circonstance me semble désigner une *barre* à laquelle on se retient, une *rampe* sur laquelle on s'appuie.

² Ici se trouvent deux mots dont la différence n'est pas bien marquée, प्रदिशः et विदिशः, *pradisah* et *vidisah*. Le mot दिशः *disah* indique déjà huit points de l'air ; en disant que *pradisah* et *vidisah* s'emploient pour les points intermédiaires, le dictionnaire ne donne pas une désignation assez précise. Dans ce sens on emploie encore le mot *apadisah*.

³ Je ne sais quelle est cette espèce d'arme, ni quel effet elle doit produire : tout à l'heure il en sera encore question, et alors il en résultera une création d'êtres, appelés *Sarabhas*.

lions qui dévorent les éléphants, comme le soleil dévore les nuages. Le Dânavas emploie alors une autre arme magique, inventée par Maya, qu'on appelle Mohanî, et qui porte dans le coeur la faiblesse et l'évanouissement. Pradyoumna la combat par un trait appelé Sandjnâstra, et qui redonne aux sens la force et la vigueur. La fureur du Dêtya redouble : il produit à son tour une troupe de lions : le fils de Roukminî, à cette vue, prend un trait de Gandharvas et crée des Sarabhas⁴, lesquels, pourvus de huit pieds, vigoureux et armés d'ongles et de dents terribles, mettent en fuite les lions, comme le vent chasse les nuages. Sambara, étonné du succès de son rival, se disait à lui-même : « Comment parviendrai-je à lui donner la mort ? Insensé que je suis de ne l'avoir pas détruit dans son enfance ! Le voilà devenu homme, et le misérable veut ma perte. Quel moyen dois-je employer contre cet insolent ennemi ? Il me reste encore une arme magique et redoutable, que je tiens d'un dieu ennemi des Asouras, de Siva lui-même. Elle s'appelle Pânnagî : produite par mon art, qu'une troupe de serpents brûlants aille consumer le malheureux qui me brave ». Aussitôt des serpents enflammés s'élancent au commandement de Sambara, et vont enchaîner de leurs traits dévorants le char, les chevaux, l'écuyer de Pradyoumna et Pradyoumna lui-même. L'enfant des Vrichnis, qui se voit chargé de semblables liens, trouve aussitôt dans les secrets de la magie un moyen de se délivrer. L'arme qu'il imagine se nomme Sôparnî : il produit une foule de Souparnas⁵, qui s'élancent sur les serpents et les anéantissent. Ce dénouement imprévu étonne à la fois les Souras et les Asouras : leurs voix s'élèvent de tout côté pour louer Pradyoumna : « Honneur, s'écrient-ils avec joie, au héros magnanime ! honneur au fils de Roukminî, vainqueur du plus terrible des enchantements ! ».

Sambara, dont les serpents viennent d'être détruits, se dit à lui-même : « Je possède une massue toute brillante d'or, et pareille au sceptre⁶ de Câla. Elle m'a été donnée par la déesse Pârwatî touchée de ma dévotion : Prends, m'a-t-elle dit, cette massue dont ne saurait triompher dans le combat aucun des dieux, des Dânavas ni des mortels. Je l'ai faite dans le temps que j'exerçais sur mon propre corps de sévères austérités : elle peut détruire toute espèce de charmes, et abattre tous les Asouras. Avec cette massue j'ai mis en pièces deux Dânavas, terribles et courageux, errants sur les montagnes, Soumbha et Nisoumbha⁷ avec toute leur suite. Quand tu te trouveras en danger de la vie, lève cette arme contre ton ennemi. Ainsi m'a parlé la déesse Pârwatî, et elle a disparu. Eh bien ! je vais faire sentir au fils de Késava le poids de cette merveilleuse massue ».

Le roi des dieux a deviné son intention et dit à Nârada : « Approche-toi promptement du char de Pradyoumna, et instruis-le de sa première naissance. Donne-lui l'arme de Vichnou, destinée à immoler Sambara : qu'il reçoive une armure que le Dêtya ne puisse briser ». Nârada, obéissant à l'ordre de Maghavan⁸, traverse l'air et dit au héros dont le drapeau est marqué d'un poisson : « Guerrier, reconnais en moi le Gandharva Nârada envoyé par le maître des dieux pour te donner quelques instructions. Rappelle-toi d'abord que tu es l'ancien Câmadêva, consumé par le feu de la colère de Siva, et pour cette raison appelé Ananga. Tu es né dans la famille de Vrichni : ta mère est Roukminî, ton père est Késava, ton nom est Pradyoumna. Le septième jour après ta naissance, tu as été enlevé par Sambara de l'appartement de ta mère, et amené en ces lieux : car il savait que de toi il

⁴ Les Sarabhas sont des animaux fabuleux qui ont huit pieds, et qui habitent dans les montagnes de neige. On les surnomme *Oûrddhwapâda*.

⁵ Les Souparnas sont des oiseaux pareils à Garouda, qui est, comme on sait, l'ennemi né des serpents, et ils ont contre ces animaux la même antipathie que lui.

⁶ C'est-à-dire au *danda* du dieu de la destruction.

⁷ Voyez Iect. LVIII, tom. I.

⁸ Nom d'Indra.

recevrait un jour la mort, et que telle était la part que te laissait Késava dans l'exécution de son plan conçu en faveur des dieux. Cette Mâyâvatî, aujourd'hui femme de Sambara, c'est Rati, ta fidèle et tendre épouse lorsque tu étais Câma. Elle est venue habiter la maison de Sambara pour avoir l'occasion de te prodiguer ses soins. Elle a revêtu un corps d'apparence magique, pour charmer le barbare Dêtya, et tous ses efforts tendent à redevenir Rati. Ainsi, Pradyoumna, sachant que ton épouse est près de toi, combats Sambara et donne-lui la mort avec l'arme de Vichnou. Prends Mâyâvatî pour femme et retourne à Dwâravatî. Voici l'arme de Vichnou : voici une armure éclatante que te remet Indra. Écoute encore une dernière parole, et conforme-toi à mes instructions. Cet ennemi des dieux possède une massue formidable que lui a donnée Pârwatî, et qui porte des coups trop certains : personne, parmi les dieux, les Dânavas et les mortels, ne peut y résister. C'est à toi qu'il est donné de détruire cette arme redoutable : mais, avant tout, tu devras te rendre propice par de pieux hommages la déesse, épouse de Mahâdéva. Assuré de sa protection, tu pourras alors commencer le combat contre ton ennemi ». Ainsi parla Nârada, et il retourna auprès de Vâsava.

CENT-SOIXANTE-QUATRIÈME LECTURE.

MORT DE SAMBARA.

Vêsampâyana dit :

Sambara, animé par le ressentiment, saisit sa massue : et le soleil aux douze formes¹ frémit à ce spectacle, les montagnes s'agitèrent, la terre trembla, la mer sortit de son lit, tous les dieux furent indignés. L'air se couronna de vautours, des météores tombèrent du ciel, le sol fut rougi d'une pluie sanglante, et le vent souffla avec violence. A la vue de ces prodiges, Pradyoumna descendit de son char, et, dans une posture respectueuse, il pensa en son âme à Pârwatî, épouse de Siva. Le front baissé, il adora la déesse, et dit :
« Aum ! Adoration à Câtyâyanî² ! adoration à la mère de Cârtikéya ! adoration à Câtyâyanî, souveraine des trois mondes ! J'adresse mes hommages à celle qui est la mort de ses ennemis, à Gôrî³, fille d'Himâlaya, à celle qui tua Soumbha, qui déchira le cœur de Nisoumbha. Je vénère Câlarâtrî⁴ et Coumârî⁵, et dans l'attitude du plus profond respect j'adore la déesse qui se plaît au séjour de la montagne, qui habite le Vindhya⁶, qui donna la mort à Dourgâ⁷. Je m'incline devant Mahâdévî⁸, terrible dans les combats, passionnée pour

¹ Ce sont, comme on sait, les douze Âdityas. Voyez lect. III, tom. I.

² La LVIIIe lecture est un hymne adressé à la même déesse. On y retrouve les mêmes idées que dans cette prière. Voy. aussi la CLXXVe lect.

³ Nom de la déesse Pârwatî ; ce mot signifie *blanche* ou *jeune fille*.

⁴ Voyez lect. I, note 9.

⁵ Épithète de Pârwati, signifiant *jeune fille*.

⁶ Voyez lect. LVII.

⁷ C'est du nom de ce géant tué par la déesse Pârwatî qu'elle prit, suivant les uns, son nom de Dourgâ. D'autres donnent à ce nom une autre étymologie, ce que semble indiquer notre auteur, en appelant plus bas cette déesse रणदुर्गा.

⁸ Grande déesse, épouse de Mahâdéva.

la guerre, devant la déesse de la victoire et du triomphe⁹. J'honore la déesse invincible, incomparable, fléau de ses ennemis, tenant dans sa main une cloche et couronnée d'une guirlande de sonnettes. Je m'humilie devant celle qui porte le trident, qui mit à mort l'Asoura Mahicha¹⁰, qui est traînée par des lions, et qui sur son drapeau porte la figure de cet animal. Enfin j'adore Écânansâ¹¹, Gâyatrî¹², celle qui est honorée par des sacrifices, celle qui est la Sâvitri¹³ des Brahmanes. O déesse, faites que dans le combat je sois toujours vainqueur des Râkchasas ! »

La déesse Dourgâ entendit avec plaisir la prière de Câma, et elle lui répondit : « Héros, fils de Roukminî, choisis la grâce que tu désires, et que ma vue ne te soit pas inutile ». Pradyoumna, frémissant de joie à ces paroles de Pârwatî, la salua avec respect et lui dit : « O déesse, si vous êtes contente de mon hommage, si vous daignez consentir à ma demande, soyez-moi favorable, et accordez-moi la grâce d'être vainqueur de tous mes ennemis. Que la massue que vous avez donnée à Sambara et qui fait son unique défense, en tombant sur mon corps, se change en guirlande de lotus » « Ainsi soit fait ! », dit la déesse, et elle disparut.

Alors Pradyoumna, satisfait et radieux, remonta sur son char. Sambara, poussé par le désir de la vengeance, balançait sa massue. Enfin il la pousse contre la poitrine de son ennemi : mais, en approchant de Pradyoumna, cette massue devient une guirlande de lotus, qui reste suspendue au col du héros : telle dans le ciel brille une couronne d'étoiles autour de la lune. Les dieux, les Gandharvas, les Siddhas et les grands Richis applaudissent à cet exploit, et honorent le fils de Késava. Celui-ci, qui vient de voir la massue du Dâna changeée en guirlande, prend l'arme de Vichnou que lui a remise Nârada : il tend son arc et lui dit : « Si je suis le fils de Késava et de Roukminî, avec cette flèche immortelle donne la mort à Sambara ». A ces mots l'arc se détend, et le trait divin décoché par le héros Vrichni, ce trait qui réjouit les oiseaux de proie et qui est capable de brûler les trois mondes, perce le coeur de Sambara et va ensuite s'enfoncer en terre. Mais il ne reste du Dêtya ni chair, ni nerf, ni os, ni peau, ni sang : tout est réduit en cendres par le trait enflammé de Vichnou.

Après la mort du géant Dêtya, de l'odieux Sambara, les Gandharvas se livrèrent à la joie, les Apsarâs commencèrent leurs danses : Ourvasî, Ménacâ, Rambhâ, Poûrwatchinti¹⁴, Tilottamâ prirent part à la joie universelle qui transportait tous les êtres animés et inanimés. Le roi des dieux et la troupe céleste, pour témoigner à Pradyoumna leur reconnaissance, faisaient pleuvoir sur lui des fleurs de tous les côtés. Heureux de la mort du Dêtya immolé par la main du fils de Vichnou, les Souras, délivrés de crainte, allaient célébrant le héros qui porte un poisson sur sa bannière. Cependant le fils de Roukminî, fatigué du combat, rentra dans la ville, et, aussi empressé que l'amant qui se rend auprès de sa bien-aimée, il se hâtait d'aller revoir la fidèle Rati.

⁹ ज्या et विजया

¹⁰ C'était le géant Soumbha, sous la forme d'un buffle. Les exploits guerriers de la déesse Dourgâ sont célébrés dans le Tchandi, section du Mârcandéya-pourâna.

¹¹ Voyez lecture CLVIII, note 3.

¹² La Gâyatrî est une strophe du Rig-Veda, que l'on a personnifiée et dont on a fait la femme de Brahmâ. On la confond ici avec Dourgâ, femme de Siva.

¹³ L'hymne entier dont la Gâyatrî est la première strophe est appelé Sâvitri. Les deux mots Gâyatrî et Sâvitri sont confondus, et comme prière, et comme personnage mythologique. Voyez lecture CXVIII, tom. I, note 3, et lecture CXXII, note 8.

¹⁴ Les manuscrits dévanâgaris portent *Vipratchinti*.

CENT-SOIXANTE-CINQUIÈME LECTURE.

ARRIVÉE DE PRADYOUNNA À DWÂRAVATÎ.

Vêsampâyana dit :

L'habile magicien, le guerrier invincible, Sambara, venait de périr malgré toute sa science dans l'art des enchantements, malgré son courage dans les combats. Il avait succombé dans le jour appelé *achtamî*¹. Pradyoumna, après avoir dans la ville de Rikchavanta² donné la mort à cet Asoura, prit avec lui la divine Mâyâvatî et se dirigea vers la capitale de son père. Un char magique les transporta rapidement par les airs vers la ville charmante, défendue par la puissance de Crichna, et Pradyoumna descendit dans le gynécée avec Mâyâvatî, sous la forme d'un jeune homme resplendissant de toute la beauté de Câmadéva. Les femmes de Késava, à ce spectacle, restèrent étonnées : elles éprouvaient un sentiment de plaisir mêlé de crainte. Elles considéraient avec joie cette apparition de Câma et de sa divine épouse, et semblaient les dévorer des yeux. A la vue de ce beau visage, rempli de douceur et de modestie, elles se sentaient peu à peu pénétrées d'un tendre intérêt. La triste Roukminî, en le contemplant, ne pouvait s'empêcher de penser à son fils, et, les yeux baignés de pleurs, elle disait à ses compagnes qui l'entouraient : « Écoutez le récit d'un songe que j'ai eu cette nuit. Le vainqueur de Cansa m'avait donné un collier de perles, comparable pour sa beauté aux rayons de la lune. Une jeune fille, la tête ornée d'une chevelure magnifique, le corps vêtu d'une robe brillante, portant à sa main une fleur de lotus, entre dans ma maison : elle me parfume elle-même d'une essence de sandal, prend une guirlande de lotus, et déposant un baiser sur ma tête³, y place cette même guirlande ».

Ainsi Roukminî, l'esprit tout occupé de Crichna, racontait ce songe à ses compagnes, et en même temps ses yeux s'attachaient sur le jeune homme qui venait d'arriver. « Elle est heureuse, la mère de cet aimable enfant ! Je crois voir Câma à la fleur de l'âge. O mon fils, quelle est la femme fortunée qui jouit de la félicité de t'avoir donné le jour ? Beau jeune homme à l'oeil de lotus, que viens-tu faire en ces lieux avec ton épouse ? Mon cher Pradyoumna aurait cet âge, s'il ne m'avait pas été ravi par un destin cruel... Mais évidemment ce jeune homme est un Vrichni, je ne me trompe pas. Certains signes me l'indiquent : c'est Djanârdana sans tchakra. Je reconnais la tête de Nârâyana, ses cheveux, son front : je retrouve la large poitrine, les bras de mon beau-frère, armé du soc guerrier. Qui es-tu donc, toi qui réunis tous les traits des Vrichnis ? Oui, tu es la chair divine et le sang de Nârâyana ».

En ce moment arrivait avec empressement Crichna, qui venait d'entendre le récit de la mort de Sambara que lui avait fait Nârada. Il contemple avec ravissement son fils aîné, qui est tout le portrait de Câma, et Mâyâvatî sa bru. Il dit à la divine Roukminî : « Celui qui est ici près de toi, c'est ton fils. Par lui le magicien Sambara a trouvé la mort, par lui ont été détruits tous ces enchantements qui faisaient la terreur des dieux. Cette fidèle épouse de ton fils, cette bru pieuse s'est appelée Mâyâvatî, tant qu'elle a habité le palais du Dâna. Ne t'effraie pas de son titre d'épouse de Sambara. Lorsque Câma a cessé de vivre, lorsqu'il fut devenu Ananga, la compagne chérie de ce dieu ne s'est pas soumise à partager l'amour

¹ Le mois est partagé en deux quinzaines, dont la huitième jour s'appelle *achtamî*.

² La partie orientale du Vindhya, depuis le golfe du Bengale jusqu'à la source de la Narmadâ, se nomme *Rikcha* ou *Rikchavân*. Je ne sais pas s'il faut chercher la ville de Rikchavanta dans ces parages. Le texte porte bien अक्षवन्त नगरे (*akshavanta nagare*).

³ L'expression sanscrite se traduirait littéralement par *odorari* : मूर्द्धण्युपाग्राय, *moûrddhanyupâgrâya*.

du Dêtya : par une forme fantastique elle a su le tromper, et cette beauté, comparable à la lune éclairée de ses plus beaux rayons, pendant l'enfance de ton fils n'a pas été souillée par la tendresse d'un autre : elle n'a livré à Sambara qu'un corps produit par la magie. Voilà donc la digne épouse de Pradyoumna, voilà ta bru, voilà celle qui est destinée à faire le bonheur d'un héros chéri de la terre. Qu'elle soit introduite dans ton palais, et qu'elle y reçoive tous les honneurs qu'elle mérite. Embrasse un fils qui t'est rendu et qui longtemps a été mort pour toi ».

Ce discours de Crichna causa à Roukminî une joie incomparable : cette mère fortunée s'écria : « Mon bonheur est doublé, puisque je jouis de la vue de mon époux et de mon fils. C'est aujourd'hui que mon amour reçoit toute sa récompense, aujourd'hui que tous mes vœux sont comblés par la vue d'un fils que j'avais cru mort et par celle de sa bien-aimée. Viens, ô mon enfant, entre dans mon palais avec ton épouse ». Ce fut alors que Pradyoumna, s'avançant avec respect, salua Govinda, sa mère et le courageux Baladéva. L'illustre Késava fit relever, et prit dans ses bras le vaillant Pradyoumna en baisant ses cheveux⁴. Mâyâvatî, toute brillante de parures d'or, s'était aussi inclinée devant les parents de son époux. Roukminî la fit relever, la prit par la main, l'embrassa et lui parla avec tendresse. Elle serra contre son cœur et son fils et sa bru, et les fit ensuite entrer dans son palais.

Pradyoumna, dans ce moment, ressemblait au fils d'Indra introduit dans le ciel par la divine Satchî⁵.

⁴ Voyez la note précédente, मूर्द्धन्युपाग्राय, *moûrddhanyupâgrâya*.

⁵ A la suite de cette CLXV' lecture, vient celle qui a déjà été traduite sous le n' CXVIII..